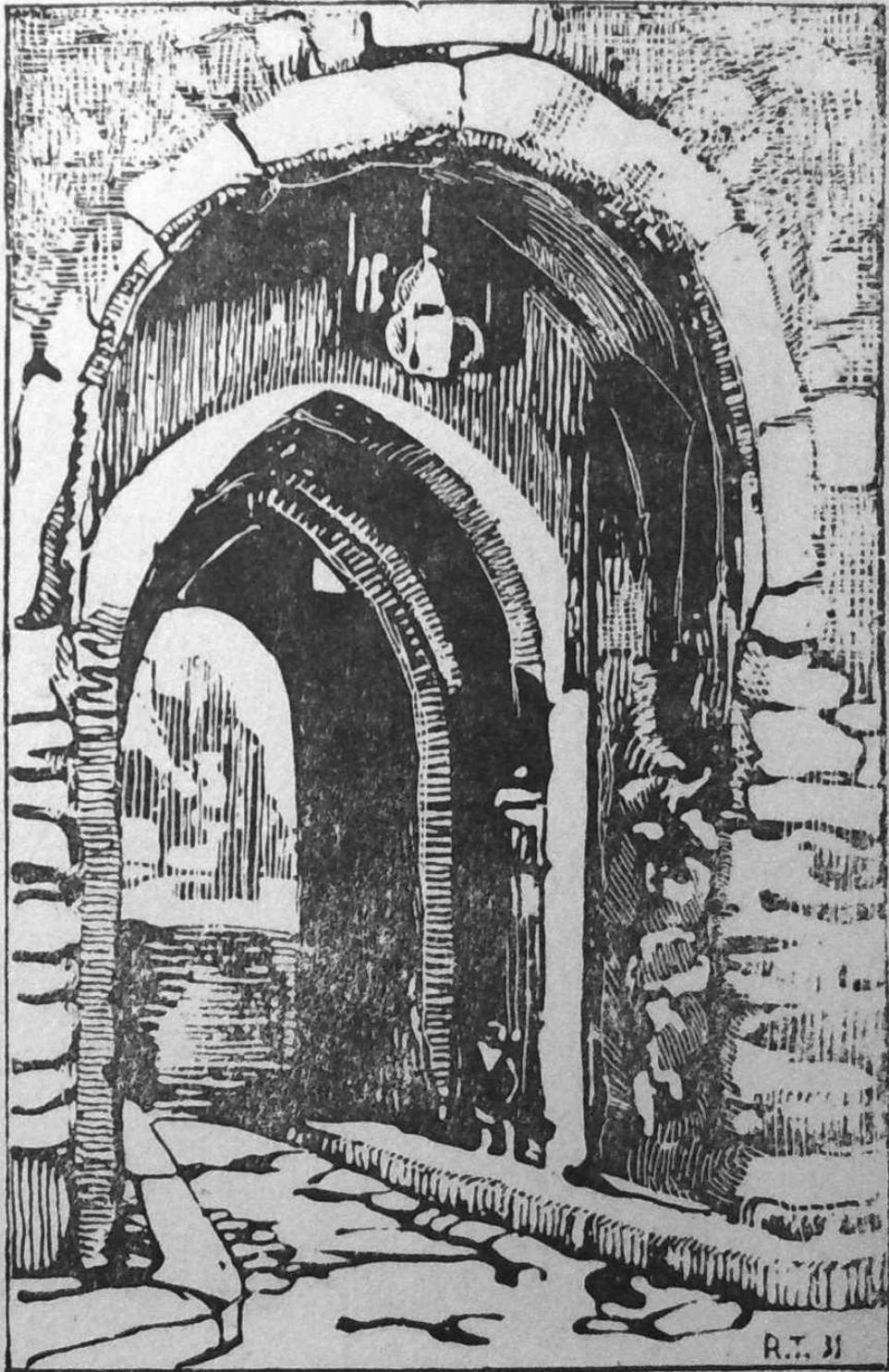


M.-E. MONIER

LES SIÈGES DE DINAN



1955

~~M. Gaubicher~~

~~Gene Jüchel
Dinan~~

LES SIÈGES
DE DINAN

DU MÊME AUTEUR :

DINAN RACONTÉ DANS SES RUES (Guide).

EN SOUSCRIPTION :

15 PROMENADES AUTOUR DE DINAN.

AVANT-PROPOS

Quand nous considérons les remparts de Dinan clôturant une ville déjà fortifiée par la nature, et le château unissant la force et l'élégance dans son granit intact, nous pouvons reprendre les mots de l'ingénieur Garengéau (1), en 1693, en dire que la place était très forte avant l'usage du canon. Elle l'était même alors que l'arme nouvelle eut été adoptée, car Garengéau aurait pu dire que les fortifications de Dinan, vues par lui, étaient bien contemporaines de l'artillerie, ont été conçues pour y résister, sans nul doute, et très certainement pour en contenir, comme cela est visible. Mais Garengéau voulait probablement entendre l'artillerie de son époque.

Dinan était donc une importante place forte encore opposable au canon à la fin du XVI^e siècle. Pendant longtemps on s'appliqua au renforcement des défenses de cette ville et durant trois cents ans au moins, de la fin du XIII^e siècle à la fin du XVI^e, on travailla périodiquement à l'amélioration des fortifications dont l'origine remonte au XI^e siècle.

Sous le règne de Louis XIV on ne tenait pas pour négligeables les murs de Dinan, bien qu'ils ne correspondaient plus aux moyens d'attaque et n'avaient aucun rapport avec l'architecture militaire selon les conceptions de Vauban. Jusqu'à la fin du XVIII^e siècle et même au

début du XIX^e, on eut l'impression que les vénérables remparts pouvaient représenter un abri et jouer un certain rôle éventuel.

A quoi ont donc servi les fortifications de Dinan à travers le temps ? Ont-elles vu de tumultueux assauts d'hommes, hurlant grim pant à des échelles, sous des jets de pierres et le ruissellement de liquides bouillants ? Ont-elles renfermé une population affamée donnant la chasse aux chiens et aux rats pour subsister, pendant qu'un ennemi bien nourri interdisait toute sortie et vivait grassement sur la campagne ravagée ? A ces questions, nous pouvons à peu près répondre non ! Mais par contre les fortifications ont eu parfois leur efficacité, par le respect qu'elles inspiraient, pour contenir à distance des bandes, qu'une ville ouverte eut attirées. La nuit venue, les portes fermées, la veille assurée, les Dinannais dormaient paisibles et les villageois d'alentour pouvaient venir chercher refuge derrière ces solides remparts. Le rôle de la place de Dinan s'est souvent borné à cela. Mais lorsqu'une armée importante se présentait, les choses allaient différemment.

Nous allons voir dans les pages qui suivent quels ont été les sièges de Dinan si toutefois le titre que nous donnons à cette petite brochure est vraiment applicable aux actions militaires qui se sont déroulées sous les murs de la vieille cité.

LE SIÈGE DE 1065

DINAN n'était encore qu'une grosse bourgade groupant ses maisons au bord de la rivière, sur une partie du plateau, et dans le ravin du Jerzual lorsque Guillaume de Normandie vint assiéger son château qui ne devait pas avoir plus d'une trentaine d'années d'existence et protégeait la petite ville naissante.

La cause du siège, de 1065, fut la guerre entreprise par le duc de Bretagne, Conan II, contre ses vassaux révoltés. Conan II s'était trouvé assis sur un trône branlant dès son avènement. Il n'avait que trois mois lorsque son père mourut et sa longue minorité avait habitué les Bretons à un nouveau maître, lequel avait retiré l'enfant près de lui et le gardait : c'était son oncle Eudon de Penthièvre. Celui-ci qui se considérait duc de Bretagne, avait le soutien d'un parti qu'il entretenait avec habileté. Mais un autre parti avait placé ses ambitions sur l'héritier légitime et lorsque celui-ci eût atteint l'âge de dix ans, des barons hostiles à Eudon enlevèrent l'enfant à son tuteur et le reconnurent duc de Bretagne.

Eudon conserva pourtant le pouvoir jusqu'en 1057, année où Conan, parvenu à ses 20 ans, résolut d'être le maître dans son duché.

Il battit son oncle et fit face à toutes les résistances à sa souveraineté mais il avait affaire à des vassaux turbulents.

En 1064, Conan, eût à contenir une révolte de seigneurs du Comté de Rennes ayant pour chef Rivallon de Dol, ou de Combourg.

Se sentant insuffisamment protégé dans son château de Combourg, château constitué probablement par une tour où le bois était le principal matériau. Rivallon alla s'enfermer dans Dol où il possédait des défenses plus fortes et là, il attendit Conan, qui vint bientôt l'assiéger.

Mais redoutant une défaite, malgré la solidité de la position, Rivallon fit appel à Guillaume de Normandie, pour venir le débloquent. L'invitation fut entendue et Guillaume qui ne craignait point les combats fit avancer son armée vers la Bretagne. C'est alors que Conan exaspéré par cette intervention du duc de Normandie proposa de le rencontrer en combat singulier un certain jour fixé à condition que d'ici-là Guillaume ne se mêlerait pas de ses affaires. Il en fut ainsi décidé, mais le siège de Dol s'étant prolongé au-delà de l'époque du rendez-vous, Conan, retenu en Bretagne, manqua par force son engagement. Ne voyant pas venir son adversaire, le Duc de Normandie entreprit d'aller le chercher à la tête de ses hommes.

Il s'était adjoint pour cette campagne le saxon Harold, alors ambassadeur du roi Edouard d'Angleterre. Cet allié d'un moment allait bientôt devenir l'ennemi et motiver par son attitude la grande expédition qui soumettrait l'Angleterre à Guillaume.

Pour le moment, il guerroyait en Bretagne sous la bannière de Normandie.

A l'approche des forces de Guillaume, Conan leva le siège de Dol et courut s'abriter à Rennes, poursuivi par l'ennemi.

Pour apprendre le déroulement des hostilités, nous nous aiderons d'un document fameux au point de vue historique et non moins intéressant pour l'histoire de l'art. Il s'agit de la longue bande de toile de lin brodée, qu'on nomme : la tapisserie de Bayeux — qui raconte en une série d'images expliquées par des légendes ce que fut cette campagne de Bretagne et surtout celle d'Angleterre.

L'armée en marche s'aventure dans les grèves du Mont St-Michel, pour couper au plus court, mais les sables mouvants gênent la progression et Harold s'emploie à dégager hommes et chevaux qui s'enlisent. Puis c'est l'arrivée devant Dol, d'où Conan s'empresse de filer à Rennes. La tapisserie montre les châteaux de Dol et de Rennes, châteaux d'une architecture bizarre, évidemment d'un dessin stylisé, mais où appa-

rait tout de même, un effort pour atteindre la vraie semblance. Ces châteaux, avec celui de Dinan, qui nous intéresse spécialement, sont différents les uns des autres. On peut alors penser qu'il y a eu tentative de rendre la vérité et qu'il ne s'agit pas d'un simple décor, qui n'eût pas alors varié si les auteurs de la tapisserie avaient complètement ignoré l'aspect de ces forteresses primitives.

Conan, réfugié à Rennes, apprit que Guillaume menaçait les barons qui avaient refusé de se rebeller contre leur duc, parmi eux était le sire de Dinan. Conan accourut alors porter secours à son vassal et s'enferma avec lui dans son château. La tapisserie déroulant son histoire à la façon des bandes illustrées de nos journaux modernes, nous montre ce que fut le siège de Dinan mené par l'intrépide bâtard de Normandie.

L'affaire est expliquée en un tableau ayant pour légende « Hic milites Vilielmi ducis pugnans contra Dinantes » (Ici les soldats du Duc Guillaume attaquent Dinan). Les Normands sont vêtus de la broie, grosse combinaison de toile ou de cuir sur laquelle des anneaux de fer étaient cousus, les uns près des autres. Ils portent des casques pointus prolongés sur le visage par une lame de fer protégeant le nez. Ils sont armés de lances ornées d'un gonfanon et por-

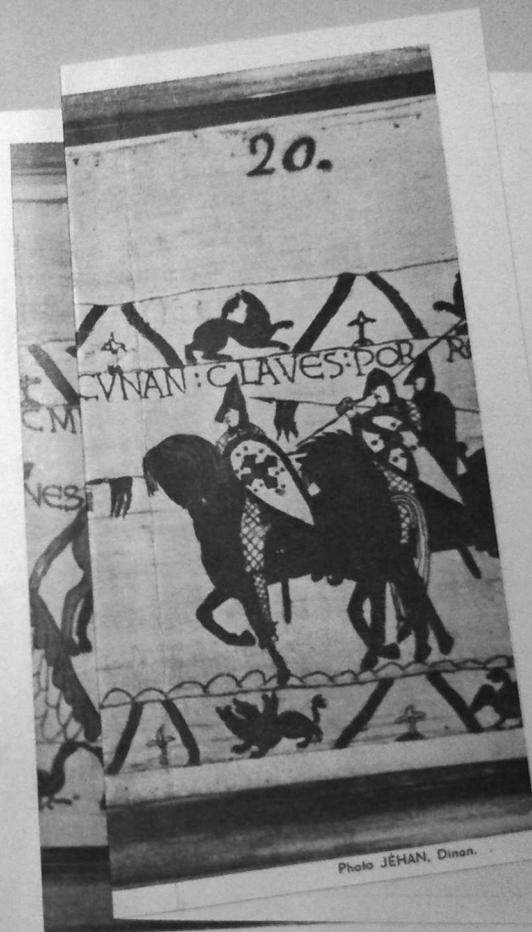


Photo JÉHAN, Dinan.

19.

20.



tent des boucliers en forme d'amande. Leurs chevaux sont de belles bêtes robustes que l'artiste a fort bien rendues. La forteresse est défendue par des hommes à peu près harnachés comme les Normands et ils combattent en faisant pleuvoir des javelots sur l'ennemi.

Le château est érigé sur une butte figurée au moyen d'un arc (nous pensons que cette motte se trouvait sur le petit plateau triangulaire dominant la Rance, là où se dresse aujourd'hui la sous-préfecture de Dinan) et à son sommet est une bâtisse étrange, sorte de donjon, circonscrit à quelque distance par un rempart de gros poteaux plantés côte à côte. Un pont d'une grande longueur soutenu à sa base par des piliers accouplés franchit la douve et s'élève comme une échelle jusqu'à une porte de l'enceinte. L'ensemble figuré dans la broderie fait penser à l'un de ces édicules juchés sur le dos d'un éléphant de combat dans les vieilles armées indiennes. Le tout, château et remparts, doit être en bois, car des soldats normands armés de torches sont occupés à y porter le feu. L'incendie menaçant, il va falloir se rendre — et **Cunan claves porrexit** (et Conan tend les clés) dit la légende. Les clés accrochées à la pointe d'une lance sont offertes par Conan à son vainqueur qui les reçoit en tendant, lui aussi, sa lance. (Voir le hors-texte).

Tel fut le premier siège de Dinan qui ne dut pas être bien long ni bien meurtrier.

L'invasion de la Bretagne par Guillaume de Normandie, irrita les seigneurs bretons qui fondirent sur les responsables quand leur protecteur se fut éloigné. Rivallon de Dol fut attaqué dans Combourg et chassé de Bretagne après sa défaite. Ses biens confisqués contribuèrent à indemniser Olivier de Dinan des pertes et dommages causés par l'armée du Duc de Normandie.

Le danger ainsi prévenu, Guillaume fit voile vers l'Angleterre.

Dom Morice donne la version suivante de l'affaire, version un peu différente de celle que nous avons interprétée :

« Le Duc Conan ne jouit pas longtemps de la
« paix qu'il avait faite avec son oncle Eudon. Quel-
« ques seigneurs mécontents de son gouvernement
« allèrent trouver Guillaume, duc de Normandie, et
« d'invitèrent sous différens prétextes à passer en
« Bretagne pour les délivrer de la tyrannie de Conan.
« Guillaume étoit alors trop occupé de la Succession du
« royaume d'Angleterre pour s'engager dans une
« guerre en deça de la mer. Cependant pour réprimer
« les courses que les Bretons faisoient de tems et tems
« dans le pays d'Avranches, il s'avança sur la frontière

« et fit bâtir le fort St-James de Beuvron. Conan, piqué
« de cette démarche envoya un hérault d'armes vers
« Guillaume pour lui proposer un combat et lui en
« marqua le lieu et le jour. Guillaume ne pouvant
« avec honneur refuser ce défi donna ordre à ses
« troupes de marcher vers la Bretagne. Il mena avec
« lui Herald qui étoit venu lui offrir le royaume d'An-
« gleterre de la part du roi Edouard afin de lui faire
« voir combien l'épée Normande l'emportoit sur les
« haches angloises. Conan en attendant l'arrivée des
« Normans alla mettre le siège devant Dol où com-
« mandoit Rivallon, chef des rebelles. Il s'étoit imagi-
« né que ce siège seroit terminé avant le jour marqué
« par le combat, mais il fut trompé dans son idée.
« Rivallon se défendit avec beaucoup de valeur et
« rendit inutiles par sa vigilance toutes les entreprises
« du Duc.

« Le jour du combat étant arrivé, Conan prit le
« parti de se retirer vers Rennes très piqué des raille-
« ries de Rivallon. Guillaume s'étant présenté sur le
« champ de bataille et n'y ayant trouvé personne en-
« tra dans le pays de Dol où il apprit de Rivallon la
« retraite de son adversaire. Comme il ne s'étoit at-
« tendu qu'à un combat et qu'il n'avoit point fait
« provision de vivres il fut contraint de retourner en
« Normandie pour n'être pas à charge au pays de Dol.

« Cependant le bruit s'étant répandu que Conan étoit
« allé au devant du comte d'Anjou qui venoit à son
« secours, il attendit quelque tems : mais l'ennemi
« n'ayant point paru, il alla faire le siège de Dinan
« qu'il prit par composition.

« Aucun historien n'a fait mention de ce siège
« qui est représenté dans une tapisserie conservée en
« l'Eglise de Bayeux et que l'on regarde comme un
« ouvrage de la Comtesse Mathilde, femme de Guillau-
« me le Conquérant.

« Après cette expédition, Guillaume retourna en
« Normandie très satisfait d'avoir fait connoître à
« Hérald la puissance de ses armes. A peine fut-il
« hors de Bretagne que Conan assiégea le château
« de Combourg où Rivallon s'étoit renfermé. Il se
« rendit maître de la place en peu de jours et il exila
« Rivallon pour le punir de sa révolte et de ses raille-
« ries. Il fut aidé dans cette expédition par le vicomte
« Hamon son gouverneur, Morvan vicomte de Léon,
« Geoffroi le Batard Comte de Rennes, Raoul de
« Gaël, Judicaël de Lohéac et Alain de Rieux. Ce fut
« apparemment vers le même tems qu'il reprit le châ-
« teau de Dinan, supposé que Guillaume Duc de Nor-
« mandie ne l'eut pas abandonné avant son départ. »

LE SIÈGE DE LÉHON EN 1169 (1)

Il faut à présent mentionner une affaire qui eut
le château de Léhon pour objectif et dans le récit de
laquelle on est étonné de constater le silence fait sur
Dinan, puisque Dinan et Léhon formaient un ensemble
militaire et qu'une partie de la ville de Dinan appar-
tenait au seigneur de Léhon.

En 1166 le terrible roi d'Angleterre Henri II
Plantagenet étoit devenu maître de la Bretagne comme
conséquence des maladresses et des faiblesses du Duc,
Conan IV.

Celui-ci étoit un jeune homme qui, voulant dis-
puter trop promptement le duché à son beau-père
Eudon de Porhoët (2) qui le gérait à la satisfaction
des Bretons, provoqua une guerre civile dont les suites
devaient être désastreuses.

(1) Le château de Léhon avait déjà été assiégé en
1034, mais Dinan étoit alors de fondation très récente et
son seigneur s'appuyait sur la vieille citadelle de Léhon
réparée depuis les invasions normandes.

(2) Berthe, fille du duc Conan III et mère de Conan
IV, s'étoit remariée à Eudon de Porhoët. Celui-ci avait
été reconnu par un fort parti de la noblesse.

Conan tout d'abord vaincu par son beau-père, secondé de la plus grande partie de la noblesse bretonne, demanda l'aide du roi d'Angleterre. Celui-ci s'empressa d'accéder à une telle invitation lui ouvrant les portes d'un pays convoité qu'il rêvait d'unir à ses possessions de Normandie, d'Aquitaine et d'Anjou.

Eudon soutenu par les Bretons lutta avec courage, mais il avait contre lui des forces supérieures fournies par un roi brutal et sans scrupules. Il fut vaincu et s'enfuit près du roi de France. Quelques années plus tard, le roi d'Angleterre devait revenir, appelé encore par l'imprudent Conan, en butte à une nouvelle révolte de seigneurs conduits par Eudon.

Henri II incendia les châteaux des révoltés puis, vainqueur, il contraignit Conan à lui remettre le duché. Celui-ci qui dut alors comprendre de quelle valeur était l'appui accordé, fut relégué dans la seigneurie de Guingamp et mis dans l'obligation de fiancer sa fille Constance, âgée de cinq ans, au fils d'Henri II, Geoffroi, qui avait alors huit ans. Geoffroi devait être plus tard un duc de Bretagne très indépendant vis-à-vis de son redoutable père.

Mais en attendant, la Bretagne était soumise au roi d'Angleterre et tout fut écrasé sous un régime de

terreur. Les populations épouvantées voyaient dans le ciel des signes annonciateurs de la fin du monde.

Cependant Eudon, encouragé par le roi de France Louis VII, ne se résignait pas et ayant toujours l'appui d'un grand nombre de seigneurs bretons il reprit la lutte, lutte inégale et désespérée au cours de laquelle les châteaux assiégés étaient convertis en ruines et les campagnes dévastées par le pillage et l'incendie.

Comme conséquence du partage de Dinan en 1124, deux cousins possédaient alors chacun une partie de la ville. L'un avait la partie Nord; l'autre tenait la partie Sud, avec Léhon où il possédait un château érigé sur une petite montagne en cône tronqué.

C'était une admirable position améliorée par l'art militaire. Avant le château qui en couronnait alors le sommet, il y en avait eu un précédent qui peut-être succédait à un vieux fort romain, gardien de la voie passant au pied.

Rolland de Dinan (1) possesseur de Léhon était parmi les confédérés en guerre contre Henri II. Le roi d'Angleterre tomba d'abord sur Bécherel où s'était enfermé Rolland.

La ville fut prise après une longue résistance et

(1) Fils d'Olivier II et d'Agnorée de Penthièvre, fondateurs de l'Abbaye de Boquen.

Rolland vint s'abriter dans Léhon, son autre place-forte, avec l'ennemi sur les talons. Mais Henri II recula devant un siège qui lui paraissait pour le moment trop long et difficile. Il se contenta de ravager les terres du voisinage, se promettant de revenir plus tard, étant pour lors attiré ailleurs par d'autres soucis.

L'année suivante, en 1169, le siège mené avec des moyens puissants aboutit à la prise du château et comme conséquence à son démantèlement.

Quelque temps après, lorsqu'il fut clair que désormais la position du roi d'Angleterre était inébranlable en Bretagne et que son fils Geoffroi était reconnu Duc de Bretagne par le roi de France, Louis VII, Rolland de Dinan se raccommoda avec le terrible tyran mais en perdant sa part de Dinan, qu'il dut céder à la couronne ducale.

Si nous avons raconté cette affaire de Léhon, c'est afin de chercher pourquoi Dinan avait alors été respectée comme il paraît car la ville était une proie bien plus tentante que Léhon.

La raison la plus valable est fournie par A. Barthélémy dans ses « Mélanges sur la Bretagne » (1) Dinan n'avait pas été attaquée parce que l'autre sei-

(1) A. Barthélémy. « Mélanges historiques et archéologiques sur la Bretagne », 3^e série, page 20.

gneur co-proprétaire de la ville Geoffroi II, tenait tout simplement le parti d'Henri II, premier exemple d'un opportunisme qui ne sera pas oublié, pendant les démêlés politiques ultérieurs. Geoffroi regarda écraser son cousin, mais sauva Dinan.

Enfin Rolland réconcilié avec Henri II rebâtit son château de Léhon qu'il avait conservé. La partie nord de Dinan allait de plus, en 1199, revenir à ses héritiers, après la mort d'Ollivier III de Dinan.

C'est ce fief Dinan-Léhon qui passera aux mains des d'Avaugour. Alain, le fils d'Henri II, fondateur des Cordeliers, vendit ce fief, en 1264, à Pierre de Bretagne qui le céda à son père, le Duc Jean I le Roux, mais cette vente ne fut ratifiée qu'en 1283.

Désormais, c'est une ville ducale qui se dressera devant l'ennemi et cette ville bien placée stratégiquement et commercialement, deviendra un des bastions de la Bretagne.

Léhon est par la même occasion propriété ducale et son château sera joint aux défenses de la ville. Les capitaines de Dinan porteront plus tard le titre de capitaine des châteaux de Dinan et Léhon.

L'ATTAQUE DE 1257 (Incendie)

Pierre de Dreux, dit Mauclerc, duc de Bretagne qui régna de 1213 à 1237 voulut entreprendre des réformes d'ordre financier tantôt aux dépens des barons, tantôt aux dépens du clergé. Quand ses projets voulaient atteindre les barons, les évêques ne s'alarmèrent point et inversement lorsque les évêques étaient visés, les barons applaudissaient.

Les impôts qui pèsent sur les autres ont toujours tendance à sembler justifiés.

Pierre Mauclerc prétendait notamment abolir des taxes dont bénéficiait le Clergé et en cela le duc avait l'appui des seigneurs bretons et, en général, de la population, ce qui s'explique fort bien.

L'une de ces taxes connue sous le nom de « Tierçage », consistait à donner au curé de la paroisse le tiers de la succession mobilière de chaque défunt. Une autre taxe dite « Past nuptial » équivalait au paiement d'une somme de 40 sols pour chaque mariage célébré. Le duc refusait, en outre, la restitution au Clergé de certaines dîmes accaparées depuis longtemps par les laïques.

Les entreprises de Pierre Mauclerc contre les ecclésiastiques n'avaient pas reçu de solution quand

son fils lui succéda en 1237. Celui-ci, Jean I le Roux, reprit la querelle, ce qui lui attira une excommunication. Enfin, pour régler cette longue affaire qui opposait ses sujets aux évêques bretons et obtenir la levée d'une excommunication durant depuis sept ans, Jean le Roux se rendit à Rome. Il obtint son pardon moyennant d'importantes concessions aux ecclésiastiques du duché.

Il s'était, par exemple, engagé à rétablir les taxes du « Tierçage » et du « Past nuptial ». La conséquence fut un soulèvement des barons. Cette guerre civile se traduisit par des ravages dont Dinan eut à souffrir.

D. Morice nous dit « Quelque fierté que le duc « eut fait paroître jusqu'alors à l'égard du Clergé il « fut cependant obligé d'aller à Rome pour se faire « absoudre de l'excommunication sous laquelle il étoit « depuis plusieurs années. Ce fut l'an 1256 qu'il prit « cette résolution.

« Le duc se soumit pour obtenir son pardon à « de nombreuses obligations qui ne furent pas du « goût de ses barons avec lesquels il se brouilla. Ils se « soulevèrent contre lui et prirent les armes pour sou- « tenir leurs prétentions. L'Histoire ne marque point « ce qui se passa dans cette guerre; elle nous apprend

« seulement que la ville de Dinan fut brûlée pendant « le cours de ces divisions. » (1).

La ville était alors pour moitié propriété ducale. Nous ne possédons que cette note laconique de D. Morice et une autre semblable de Pierre Le Baud sur ce raid qui aboutit à un saccage de Dinan.

La ville n'avait en ce temps que des fortifications très rudimentaires. Il n'y eut probablement aucun combat ou une faible résistance. Le terme : ville brûlée, est probablement, d'autre part, un peu exagéré.

Si nous connaissons bien les causes de la guerre, nous savons peu de choses sur son déroulement comme le remarque D. Morice.

DINAN PENDANT LA GUERRE DE SUCCESSION DE BRETAGNE

(Premières Affaires)

Le Duc de Bretagne Jean III étant mort sans enfants en 1341, une délicate question de succession

(1) « MOCCLVII. Discordia fuit inter Comitem Britanniae et Barones et villa Dinanni exusta fuit ex ea. » (D. Morice, « Preuves » t. I, col. 6).

se posa. Les prétendants au duché étaient : d'une part, Jeanne de Penthièvre, épouse de Charles de Blois, et d'autre part Jean de Montfort.

Jeanne de Penthièvre était fille de Guy de Penthièvre, frère de Jean III, et de Jeanne d'Avaugour. Elle était par conséquent nièce du duc défunt.

Au moment de l'ouverture de la succession, Jeanne de Penthièvre n'avait plus ses parents et elle était depuis 1337 la femme de Charles de Blois, neveu du roi de France Philippe VI de Valois.

Jean III avait, par ailleurs, un mi-frère, issu du remariage de son père, le duc Arthur II, avec Yolande de Dreux. Ce mi-frère, Jean de Montfort, qui avait épousé, en 1329, Jeanne de Flandre, fille de Louis de Flandre, comte de Nevers, vivait, en 1341, à la mort de Jean III.

Il s'agissait de déterminer à qui appartiendrait la couronne ducale. A Jeanne de Penthièvre, fille de celui qui aurait dû normalement hériter s'il avait vécu, ou à Jean de Montfort, héritier vivant, le plus proche en degré.

L'affaire considérée selon la coutume de Bretagne accordait le duché à Jeanne de Penthièvre et vue par la coutume de France le donnait à Jean de Montfort.

Les esprits en Bretagne étaient indécis, cependant sept évêques sur neuf se prononcèrent en faveur de Jeanne de Penthièvre et Charles de Blois, mais les barons estimaient qu'il fallait réfléchir.

Sans attendre la décision de la cour des pairs du royaume de France, qui devait arbitrer cette affaire successorale, Jean de Montfort plus prompt que Charles de Blois avait déjà pris possession du duché.

Le 7 septembre 1341, la cour des pairs par un Arrêt rendu à Conflans, attribua le duché à Charles de Blois et l'admit à faire hommage au roi, suzerain de Bretagne.

Le 24 du même mois, Jean de Montfort passait un traité d'alliance avec Edouard III (1).

Dès lors, ce fut la guerre, guerre soutenue par les Anglais du côté Montfort et par le roi de France du côté Blois.

Cette lutte qui devait durer 23 ans avec toutefois des alternatives de trêves et de combats se poursuivit parallèlement à l'autre guerre de Succession engagée, par Edouard III, pour la conquête du royaume de France dont il s'estimait l'héritier légitime.

Une fois encore l'Anglais avait été attiré en Bre-

(1) D. Morice, « Preuves », t. I, col. 1424.

tagne pour défendre un parti, mais un pareil soutien s'avéra aussi dangereux et catastrophique que dans le passé. La Bretagne allait devenir un magnifique terrain de manœuvre pour les troupes que le roi d'Angleterre envoyait en France; une porte d'entrée et une base de ravitaillement.

L'armée française pénétrant en Bretagne pour assurer le duché à Charles de Blois, s'empara de Nantes et le Comte de Montfort capturé fut emprisonné à la Tour du Louvre.

Mais sa femme qui, dit Froissart, « avait courage d'homme et cœur de lion », prit la direction du parti et y montra une étonnante valeur en se battant à cheval comme un soldat. Les vicissitudes de la guerre devaient conduire Jeanne en Angleterre où elle mourut en proie à la folie. Son fils prénommé Jean comme son père, arrivé à l'âge d'homme continua le combat où il allait enfin triompher et devenir le duc Jean IV.

Au cours de cette longue guerre, ce fut surtout la Basse-Bretagne qui fut le théâtre des opérations.

Dans cette partie bretonnante le Comte de Montfort et ses alliés Anglais trouvaient plus de sympathie dans la noblesse qu'en Haute-Bretagne où la langue et les mœurs attiraient davantage vers la France. De

plus, le fief de Penthièvre couvrait toute cette dernière région et il était normal que Charles de Blois y rencontra ses partisans.

Dinan, ville ducal enclavée dans le Penthièvre, avait d'abord, comme Rennes, cédé sans résistance à Jean de Montfort dans sa chevauchée à travers le duché, mais la ville se rangea aux côtés de Charles de Blois lorsqu'il fut reconnu par la France comme l'héritier légitime.

La conséquence fut une première attaque anglaise en 1342 (1). Conduite par le Comte de Salisbury, une troupe vint piller Dinan. Arthur de la Borderie, se fondant sur le rapport d'un espion français du nom de Jobelin, ne croit pas que la ville fut prise et dit que les faubourgs seulement furent pillés et incendiés. (2).

Cependant un Pouillé et obituaire, de l'Eglise St-Sauveur conservé à la Bibliothèque municipale de Di-

(1) Edouard III était descendu en Bretagne deux jours avant la Toussaint 1342 disant « qu'il mettrait si bien le pays sans dessus dessous que 40 ans après il ne serait pas réparé ». (Froissart).

(2) Item le 24^e jour de décembre pour porter lettres faisant mention come les forbours de Dynan estoient ars par le Comte de Sallebiere (Salisbury). (A. de la Borderie, « Histoire de Bretagne », Extrait du rapport Jobelin).

nan, contient la copie d'une charte de Charles de Blois datée de décembre 1344 où est mentionné un pillage de la ville qui doit se situer pendant cette attaque de 1342 (novembre ou décembre).

Voici un extrait de ce document :

« En l'an mil troys centz quarante et quatre que « en celuy temps règnoit ung prince nommé Charles de « Bretagne duc deuxième de ce nom viconte de Limoges, seigneur de Guyse et de Maine à nostre segneschal ou à son lieutenant, comme au temps que le roy « dengleterre fut en Bretagne nostre ville de Dinan fut « pillée et desrobée des Engloys et nous sceu que en « faict ont tollu et rai et robé de trésor de l'église de « Saint Sauueur de nostredicte ville seix galices avecques les plataines, une custode d'argent ou le corps « notre seigneur estoit et ung pot d'argent... » ...donné à Bécherel le X^e jour de décembre l'an mil IIIIC quarante quatre.

La suite apprend que ces objets étaient recelés à Dinan et que les receleurs devaient restituer.

Le chroniqueur Alain Bouchart (1) qui écrivait au début du XVI^e siècle rapporte ainsi la prise de Di-

(1) Avocat au Parlement de Rennes. Ses « Grandes Chroniques de Bretagne » parurent en 1514.

nan : « Quant le roy d'Angleterre vit qu'il ne pouvoit
 « entrer dedans Vennes (Vannes) il y laissa les che-
 « valiers et grant nombre d'autres pour tenir le siège
 « et s'en va à Rennes à tout cinq cens hommes d'armes
 « et six mil archiers et trouua là ses gens qui tenoient le
 « siège. Il fut III jours seulement et de là tira deuant
 « Nantes et y fut quelques temps. Il y laissa un nom-
 « bre de gens pour tenir le siège et auuec le demourant
 « de ses gens et quelque autre nombre que la Contesse
 « (Comtesse de Montfort) luy auoit enuoyé il alla
 « mettre le siège à Dinan et ainsy alloit parmy le pays
 « de Bretagne faisant le gast. Il print Dinan d'assault
 « et fut pillée et lors en étoit capitaine pour messire
 « Charles de Bloys messire Pierre Portebeuf et se tint
 « le roy d'Angleterre pour un temps à Dinan ».

Ainsi, d'après Bouchart, qui s'est documenté dans Froissart, l'attaque aurait été menée par Edouard III, mais la Borderie qui s'appuie sur l'ouvrage du savant, Siméon Luce — Critique des Chroniques de Froissart — croit que cette attaque dirigée par le roi d'Angleterre concerne Guéméné-Guigan (Guéméné-sur-Scorff) et non Dinan et que les vieux chroniqueurs ont confondu les noms des deux villes, Dinan et Guigan, que Froissart écrit encore parfois Dignang.

A la lecture de cette affaire dans D. Morice il apparaît bien que Siméon Luce et la Borderie aient

raison. Les quelques indications concernant la ville et ses défenses ne correspondent pas du tout à Dinan. Cela pourrait être aussi Guingamp, car Pierre le Baud (1) nous conte une prise de Guingamp, défendue de même par le capitaine Portebeuf qui ne pouvait être partout. L'attaque menée par le roi d'Angleterre ressemble, en outre, aux récits d'Alain Bouchart et D. Morice relatifs à Dinan. Mais les conditions géographiques de l'attaque de Guingamp d'après Le Baud ont bien plus de valeur que celles fournies par D. Morice pour Dinan.

Il y eut en ce temps deux actions parallèles; l'une avec Dinan pour objectif, simple raid sur une ville aisément enlevée et pillée, puis une autre aboutissant à la prise d'assaut d'une ville qui est Guéméné ou plus vraisemblablement Guingamp.

En tout cas, le Pouillé de Saint-Sauveur est suffisant pour prouver le pillage de Dinan, en 1342. Il ne peut s'agir que de cette date, car Edouard III regagna l'Angleterre au début de 1343 et ne revint, en personne, sur le continent qu'en 1346.

Dans l'Histoire de Bretagne de D. Morice, T. I,

(1) Conseiller et aumônier de la Reine Anne. Son « Histoire de Bretagne » a été publiée en 1638, par d'Hozier.

page 270, nous trouvons mention d'une prise de Dinan, en 1344, par Thomas d'Agworth « les exploits des Anglois en Bretagne l'an 1344 se terminèrent à la prise de Dinan qu'ils réduisirent en cendres. » C'est tout. La source du renseignement est dans Froissart et dans les « Chroniques Annaux » où nous lisons « MCCCX LIV. Villa de Dinan capta et combusta fuit ab Anglis » (curieux latin).

La Borderie, T. 3, page 486, croit que cette attaque doit être confondue avec celle de 1342. Le parti Anglais étant trop faible, en 1344, pour tenter quoi que ce soit.

Les chroniqueurs Pierre Le Baud et Bertrand d'Argentré (1) parlent d'une prise de Dinan en 1345 par Thomas d'Agworth et le comte de Montfort qui, libéré de sa prison parisienne avait regagné la Bretagne sous un déguisement. Voici le passage de Bertrand d'Argentré « soudainement se retira (le comte de Montfort) « aux troupes de messire Thomas Dagorne (d'Agworth) en l'an 1345. Le vendredy devant la saint « Jean tous ensemble s'en allèrent assiéger Kemper, « naguères conquis par de Bloys, lequel aduertit de ce « y enuoya des siens si bonne troupe, que le siège fut « leu par force et le Comte enfermé en un petit châ-

(1) Maréchal de Bretagne, né à Vitré.

« teau qui se trouva là près. Mais il n'y demeura guères « et fut bruit qu'il se sauva par l'intelligence des gar- « des, par ce moyen ledit Comte se retira sans rien faire « et s'en vint à Dinan laquelle il prit et fut saccagée « et brûlée ».

Quimper est à une grande distance de Dinan, on n'imagine pas bien cette randonnée entre les deux villes à travers une région de la Haute-Bretagne où Charles de Blois était solidement établi. Il est donc probable que la confusion avec Guigant (Guéméné-sur-Scorff) est plus évidente ici encore que dans le cas précédent.

Hormis Le Baud et d'Argentré, aucun historien ne mentionne cette affaire de 1345 en ce qui concerne Dinan.

Après la mort de Jean de Montfort survenue le 26 Septembre 1345 (1) les forces Anglo-Montfortistes placées sous le commandement de Thomas d'Agworth, lieutenant général en Bretagne depuis Janvier 1347 (2) taillèrent en pièces l'armée de Charles de Blois la Roche-Derrien, le 20 juin 1347. Charles de Blois y fut pris couvert de blessures.

Après, la Bretagne, comprise dans la trêve signée

(1) Son corps fut inhumé aux Jacobins de Quimperlé.
(2) D. Morice, « Preuves », T. I, col. 1460.

à Calais au mois de Septembre 1347, connut un calme relatif jusqu'en 1352, date de la bataille de Mauron qui fut un nouveau succès pour les armes anglaises.

LE SIEGE DE 1359

Froissart a-t-il ignoré le siège de 1359 ? ou bien encore Froissart a-t-il voulu taire une affaire au cours de laquelle un chevalier anglais fut convaincu de félonie ? Froissart étant « patronné » par la cour d'Angleterre. Cette dernière supposition semble toutefois invraisemblable et on ne peut l'accuser d'une partialité qui n'apparaît pas dans sa Chronique.

Froissart eut ensuite d'autres « patrons » que les souverains anglais et il ne cessa de retoucher sa Chronique jusqu'à sa mort qui survint en 1404 sans jamais citer le siège de 1359. Il est possible qu'il ne le jugeât pas digne d'une mention et quant au combat Du Guesclin-Cantorbery, il aura pu également le négliger parce que des rencontres semblables étaient si fréquentes à l'époque qu'un tel fait rentrait dans la banalité.

Le premier historien, du temps, étant muet sur cette page d'histoire dinannaise, il faut convenir que la principale source contemporaine de renseignements sur l'action qui nous intéresse est le récit rimé d'un

trouvère. Il se nommait Cuvelier, serait né à Dinan et aurait été soldat de Du Guesclin. Son poème est intitulé « La vie du vaillant Bertram du Guesclin », poème écrit à la fin du XIV^e siècle, après la mort du Connétable.

Voici comment Michelet juge un peu trop sévèrement le poème de Cuvelier : « La vie de ce fameux « chef de Compagnies, qui délivra la France des Compagnies et des Anglais a été chantée, c'est-à-dire « gâtée et obscurcie dans une sorte d'épopée chevaleresque que l'on composa probablement pour ranimer « l'esprit militaire de la noblesse. Nos Histoires de Du « Guesclin ne sont guère que des traductions de cette « épopée. Il n'est pas facile de dégager de cette poésie « ce qu'elle présente de sérieux, de vraiment histo-
« rique ».

Rappelons brièvement la page d'histoire si connue tirée de l'ouvrage de Cuvelier. Le duc de Lancastre assiège Dinan et la ville soumise à la pression de l'ennemi a obtenu une trêve de quarante jours au bout de laquelle on doit se rendre si un secours ne parvient pas.

Le jeune frère de Duguesclin, Ollivier, étant sorti chevaucher dans la campagne sur la foi de cette trêve,

(1) Cuvelier est encore supposé d'origine picarde.

est rencontré par le chevalier anglais Thomas de Cantorbery, accompagné de quelques soldats. Ils saisissent le jeune homme par haine de son frère qui avait fait tant de mal aux Anglais et ils l'emmènent dans leur camp.

Bertrand Duguesclin averti se précipite au camp de Lancastre et demande réparation d'une pareille félonie. Un combat singulier est décidé, sur la place du Champ, nous dit Cuvelier, au camp anglais dit, plus tard, Bertrand d'Argentré.

Les Dinannais inquiets pour leur champion, sont rassurés par une jeune fille de 24 ans, Thiphaine Ragueneel qui a prédit que Du Guesclin sortirait vainqueur du combat. La prédiction se réalise et Cantorbery vaincu, est dégradé par le duc de Lancastre.

Peu de temps après, le roi Edouard III appelle autre part Lancastre à son aide, et le siège de Dinan est levé.

Le chroniqueur Pierre Le Baud rapporte ainsi le siège de 1359 : « Toutefois, raconte l'auteur du livre « des faits (Gestes de Bertran Duguesclin) (1), Messire « du Gueaquin chevalier breton que celui duc de Lan-

(1) Vieux récit publié au XVII^e siècle.

« castre après ce désassiègement (Rennes) séjourna
« et hyuerna celui an a Aulroy (Auray) qui se tenoit
« au Comte de Montfort, aussi demoura-t-il en Breta-
« gne tout l'an 1358. Car selon ledit acteur si tost que
« la saison nouvelle fut venue qui fut un commence-
« ment de l'an 1359 il rassembla l'exercite (armée) et
« avec ledit Comte de Montfort, le Comte de Penne-
« broch et grand nombre d'Anglois et de bretons bre-
« tonnans assiégea la ville de Dinan qui se tenoit à
« Monsieur Charles de Blois lequel pour la garder et
« défendre y avoit envoyé ledit messire Bertrand et
« le boïteux de Penhoët, un autre preux et vaillant
« chevalier avec bonne garnison. Si assaillirent les duc
« de Lancastre et Comte de Montfort ladite ville de
« Dinan fièrement, laquelle aussi fut vertueusement
« défendue. Toutefois continuèrent ledit Duc et Comte
« tellement leur siège que ceux dedans se composèrent
« et promistrent que si Monsieur Charles de Blois ne
« venoit dedans quarante jours si puissant qu'il leva
« ledit siège ils rendroient lesdits quarante jours finis
« la ville au Comte de Montfort. Mais pendant celui
« temps passa le roy Edouard d'Angleterre à Calais
« pour guerroyer les Français qui avoient refusé payer
« la rançon de leur roy, lequel roy, Edouard, manda
« le duc de Lancastre et lui convint se partir de Bre-
« tagne avant que le terme que ceux de Dinan se de-

« voient rendre fust finy et ainsi ne tint pas la composition (accord). »

Pierre Le Baud ne parle pas de l'épisode Duguesclin-Cantorbery. Alain Bouchard, lui, est silencieux et sur le siège et sur le duel.

Bertrand d'Argentré est plus loquace et raconte longuement toute l'affaire. Son récit conforme en général à celui de Cuvelier, en diffère cependant un peu, notamment par ce passage faisant supposer qu'il s'est documenté à une autre source. « Il y a quelque ancien poète français qui escrit que le combat fut fait dans le champ de Dinan et que pour cet effect le duc de Lancastre entra avec sauf conduit en la ville, mais il n'y a guères d'apparence qu'un tel chef se fut voulu commettre aux habitants ».

Après Bertrand d'Argentré vient un magistrat, Paul Hay du Chastelet, né à Laval en 1592 et mort à Paris en 1636. Il est l'auteur d'une copieuse « Histoire de Bertrand Du Guesclin » qui fut publiée en 1666. Cette histoire est un ouvrage considérable augmenté de « Preuves » très intéressantes. Hay du Chastelet raconte siège et combat singulier avec une foule de détails. A-t-il puisé dans le poème de Cuvelier, comme il est probable ? Mais il paraît avoir eu recours, lui aussi à une autre source et consulté des documents qu'il ne mentionne pas.

L'Histoire de Bretagne jusqu'à l'entrée en lice des Bénédictins de St-Maur a beaucoup manqué de valeur critique accueillant facilement anecdotes et traditions.

Avec le grand travail entrepris par Dom Lobineau et Dom Morice, nous assistons à des prespections sérieuses d'archives et à un examen attentif des textes.

Lobineau rapporte ainsi le siège de 1359 :

« Avant de partir (le roi d'Angleterre) il renvoya le duc de Lancastre (1) en Bretagne avec des troupes et le duc assiégea Dinan aiant avec lui les Comtes de Montfort et de Pembrok.

« Les habitans qui s'estoient attendus à ce siège avoient envoyé demander du secours à Charles de Blois et Charles leur avoit envoyé Bertran Du Guesclin avec cinq ou six cens combattants. Après s'estre défendus vigoureusement ils demandèrent trêve pour quarante jours au duc de Lancastre, promettant de se rendre au bout de quarante jours s'ils n'étoient secourus. Le duc de Lancastre et le Comte de Montfort accordèrent la trêve qui fut incontinent publiée dans la ville et dans le camp...

Suit l'affaire du duel, conséquence de la capture

(1) Le duc de Lancastre, frère d'Edouard III opérait en Bretagne depuis Septembre 1355 et avait été nommé lieutenant général le 25 Juillet 1357. (D. Morice, T. I. « Preuves », Col. 1519).

d'Olivier du Guesclin dont la rançon avait été fixée à 1.000 florins par Th. de Contorbéry.

L'autre bénédictin dont l'« Histoire de Bretagne » est très connue et riche de documents précieux, Dom Morice, rapporte également le siège de 1359 et l'épisode du Combat sur la Place du Champ aux chevaux.

Plus près de nous, Arthur de la Borderie, se basant sur Siméon Luce, historien de Du Guesclin (1) place le siège non en 1359, mais dans les premiers mois de 1357 (février ou mars) et est affirmatif au sujet du Combat du Champ. D'après lui, la campagne de l'armée anglaise avait pour but d'éliminer des forces françaises ayant leur quartier général à Dinan et dont l'objectif était de harceler les Anglais qui attaquaient Rennes. Nous avons, en effet, les preuves que d'importantes troupes étaient rassemblées à Dinan vers ce temps (2).

En résumé, il faut donc convenir que le poème du trouvère Cuvelier est bien probablement le seul document capital accepté par les uns, négligé par les autres, selon leur façon d'envisager l'Histoire. Nous pourrions relever bien d'autres contradictions et omis-

(1) Siméon Luce (1823-1892), auteur d'une histoire de Du Guesclin et son époque.

(2) Les montres d'hommes d'armes (revues) se succèdent à Dinan à cette époque. (D. Morice, « Preuves »).

sions dans nos Chroniques où les auteurs citent des faits ou les taisent, ou bien les interprètent selon leurs sentiments personnels, ou encore, les ont tout simplement ignorés.

Dom Lobineau, Dom Morice, Siméon Luce et Arthur de la Borderie, sont de sûrs garants de cette belle page d'histoire dinannaise.

Après l'affaire de 1359 ou de 1357, Dinan va demeurer tranquille jusqu'en 1364, date du dernier acte de la guerre de Succession.

Il est cependant peu probable que le siège de Dinan eut lieu en 1359, car le sire de Penhoët qui défendait Rennes, ne pouvait, en même temps, être à Dinan.

LA REDDITION DE 1364

La guerre de Succession poursuivie depuis 23 ans en alternant combats et trêves avait ruiné la Bretagne.

L'épuisement était autant la conséquence des suspensions d'armes que des batailles, car pendant les trêves les routiers demeurés sur place pillaient et rançonnaient les campagnes. Si le pieux et bon Charles de Blois modérait les excès, il était difficile de brider tout à fait les appétits et les violences des aventuriers employés dans les deux camps.

On approchait pourtant d'une solution. En 1364, Charles de Blois, aidé par Duguesclin qui venait de remporter la victoire de Cocherel s'était porté sur Auray afin de débloquer la ville assiégée par Montfort. Celui-ci avait à son service deux valeureux capitaines. C'étaient : Olivier de Clisson et Jean Chandos, ce dernier commandait les routiers anglais. La bataille eut lieu le 29 septembre 1364 sur les landes voisines de la Chartreuse d'Auray. Charles de Blois fut tué et Du Guesclin fait prisonnier. La guerre était considérée comme finie et Jean de Montfort s'empressa de faire hommage au roi de France, pour le duché de Bretagne.

Le traité de Guérande, le 12 avril 1365, allait régler cette longue querelle et reconnaître le comte de Montfort, duc de Bretagne.

Cependant, après Auray, Jean de Montfort avait parcouru le duché pour en prendre possession. Il arriva devant Dinan dans le courant d'Octobre, après avoir enlevé Jugon. La ville se gardait et n'ouvrit pas ses portes immédiatement car l'avenir était encore incertain.

Il y eut siège car il y avait à l'intérieur de la place une forte garnison bien approvisionnée, et augmentée de rescapés d'Auray.

Les Dinannais espéraient aussi recevoir un secours du Duc d'Anjou, frère du roi de France, Charles V, ce

qui les encourageait à tenir. Enfin la ville se rendit lorsque la diminution des vivres devint alarmante, mais elle avait, tout de même, résisté environ pendant un mois (1).

Il est très probable que ce siège de 1364 n'eut rien de tragique malgré quelques assauts. Il n'y avait qu'à attendre la reddition inévitable, puisque la Bretagne était désormais au pouvoir du comte de Montfort. Pierre Le Baud dit que le siège de Jugon fut meurtrier mais ne signale rien de semblable pour Dinan.

DE LA GUERRE DE SUCCESSION A LA FIN DU RÈGNE DE FRANÇOIS I^{er} DE BRETAGNE

Après la guerre de Succession, la Bretagne connut encore une période de troubles par suite des sympathies anglaises du nouveau Duc. Jean IV était un prince qui avait été élevé en Angleterre où il avait partagé les sentiments de la cour envers la France dont il venait cependant de reconnaître la suzeraineté sur le duché. La victoire d'Auray lui avait été assurée par

(1) Il passa (Montfort) devant (Dinan) tout le reste du mois d'octobre et une partie du suivant. (D. Lobineau, T. I, p. 377).

le secours de l'armée anglaise et, devenu duc après cette victoire, sa reconnaissance pour les Anglais pouvait être normale, mais ne tarda pas à paraître excessive aux Bretons qui lui reprochaient d'être trop entouré de ces hommes qui avaient tant pillé le pays. Le Duc persistant dans son attitude anglophile, la situation alla s'envenimant avec ses sujets.

Jean IV fit appel au soutien de l'armée anglaise qui descendit en Bretagne, en Septembre 1372. Charles V répliqua et une armée française commandée par Du Guesclin pénétra en Bretagne.

Cette armée occupa tout le duché sans rencontrer d'opposition (1) et c'est ainsi que Du Guesclin alors connétable de France, entra à Dinan, en 1373. Jean IV délaissé s'enfuit en Angleterre le 28 Avril 1373 pour revenir bientôt guerroyer contre le roi de France avec l'appui d'une armée anglaise commandée par le Duc de Lancastre (2).

En 1378, Charles V qui avait aidé les Bretons et s'en était acquis l'amitié, crut qu'il pouvait annexer la Bretagne. Mais il était trop tôt, le fruit n'était pas mur,

(1) Il y eut toutefois résistance à Derval et à Bécherel.

(2) En 1375, Jean IV, qui se trouvait à Brest, recevait sommation de quitter le duché par une lettre de Du Guesclin et d'Olivier de Clisson. (D. Lobineau, « Preuves »).

et plutôt que de perdre leur indépendance, les Bretons rappelèrent Jean IV qui fut reçu avec de grandes démonstrations de joie, à Dinan où il demeura quelques jours, en Août 1379.

Il tint audience au couvent des Dominicains où de nombreux seigneurs lui assurèrent fidélité et soutien. Le vicomte de Rohan, notamment, vint le trouver avec 400 lances.

Il restait pourtant des irréductibles et ils se rangeaient aux côtés de Duguesclin (1) et de Clisson qui poursuivaient le combat pour le compte de Charles V. Duguesclin agissait à contre-cœur, tandis que Clisson cherchait à satisfaire une haine personnelle.

Jean IV espérait le secours d'une armée anglaise pour se défendre, mais une force de 600 hommes embarqués dans ce dessein subit un naufrage qui la décima.

« Par ceste fortune, dit le vieil historien Pierre Le Baud, se deromspit ceste armée qui devoit venir « en Bretagne laquelle chose tourna à grand contraire « au duc car toute cette saison et l'Hyuer ensuiuant « les François luy fisrent guerre et prindrent les Bre-

(1) Du Guesclin, devant l'attitude des Bretons, renonça bientôt au combat.

« tons qui luy estoient contraires c'est à sauoir missire
« Olivier de Clïçon et ses gens, la ville de Dinan qui
« fut pillée et robée et depuis la tindrent longtemps
« contre luy. »

Donc, en 1380, Dinan fut victime des querelles de Jean IV et peut-être chatiée par le pillage d'avoir trop bien reçu le duc à son retour d'Angleterre.

Enfin, la paix fut conclue avec le roi de France le 15 Janvier 1381 et Jean IV ayant renoncé à ses amitiés anglaises exagérées, fut accepté par ses sujets.

Dans ces affaires de 1373 et 1380, il ne peut s'agir de sièges. On n'entrait point par la brèche, mais par les portes ouvertes.

Entre 1387 et 1395, une nouvelle guerre civile mit aux prises Jean IV et le Connétable de Clisson, plusieurs villes du duché connurent alors assauts et pillages, mais cette fois, Dinan demeura en dehors du conflit.

Le XV^e siècle, en s'écoulant, ne sera pas sans inquiétudes pour la Bretagne parce que la guerre est toute proche encore, entre la France et l'Angleterre et que les places bretonnes paraissent enviables pour les Anglais. Gilles de Bretagne, frère de François I^{er}, favorisait un peu inconsciemment leurs projets. Le ré-

sultat fut son emprisonnement suivi de sa mort dramatique au château de la Hardouinaye.

Sous prétexte de le faire libérer, les Anglais, au mépris de trêves renouvelées, s'emparèrent de Fougères, le 23 Mars 1449. Toute la Bretagne alertée par ce coup imprévu se mit en garde. Dinan vit alors ses fortifications améliorées pendant cette époque, mais la reprise de Fougères, le 12 Décembre 1449, et la victoire de Formigny, en 1450, annulèrent le danger.

LA REDDITION DE 1488

Depuis l'avènement, au trône de France, du roi Louis XI, la Bretagne était sérieusement menacée dans son indépendance. La tentative d'annexion par Charles V, en 1378, avait échoué devant l'unanimité hostile des Bretons, mais à la fin du XV^e siècle, tout était changé. Louis XI, monarque dont on connaît l'habileté, était délivré de l'étreinte combinée des Ducs de Bretagne et de Bourgogne et ce dernier disparu de la scène lui laissait beaucoup de liberté contre François II de Bretagne. Se sentant seul, François II se préoccupa de sa défense. Les places bretonnes furent remises en état pendant les années 1476-77; on sait que Dinan

fut alors l'objet de soins sérieux et attentifs, mais derrière le bouclier, le moral des Bretons avait évolué. La cour de François II et la noblesse bretonne étaient très divisées. Deux partis agitaient le duché : l'un ayant à sa tête le trésorier Pierre Landais voulait coûte que coûte garder l'indépendance de la Bretagne envers la France, même avec l'appui dangereux d'une alliance anglaise; l'autre parti, conduit par le chancelier Chauvin, ne voulait pas de guerre avec la France et avait pour lui le soutien des barons qui trouvaient profit à servir le roi.

Après la mort de Louis XI, sa fille, Anne de Beaujeu, régente pendant la minorité de son frère, le futur Charles VIII, continua la même politique habile, de son père, en divisant les forces de la Bretagne et en y entretenant un état de fermentation politique, accueillant dans l'armée et pensionnant les seigneurs bretons.

Le pays, ainsi peu à peu miné par l'intrigue et les intérêts divers, apparaissait préparé pour une conquête des armées françaises (1).

(1) Avant de mourir, Louis XI avait toutefois recommandé d'attendre la majorité du jeune roi pour entreprendre une action en Bretagne.

François II voyait le danger grandir et essayait d'y parer.

Les États, convoqués à Rennes le 2 Février 1486, avaient reconnu héritières du duché les deux filles du duc, Anne et Isabeau. François II cherchait, en outre, des appuis auprès de l'étranger pour défendre les droits de ses filles contre les prétentions françaises basées sur un achat des droits des Penthièvre à la succession (1).

L'armée française fit une première tentative sur Nantes, en 1487, avec l'accord de plusieurs barons bretons désireux d'évincer de Bretagne des princes français comme le duc d'Orléans (le futur Louis XII) réfugiés à la cour ducale. Les seigneurs bretons changèrent d'avis quand ils s'aperçurent des intentions réelles d'Anne de Beaujeu. L'année suivante, en 1488, Anne de Beaujeu confia une très forte armée au jeune capitaine Louis de la Trémoille, âgé de 27 ans. Le roi Charles VIII en avait alors dix-huit.

L'armée française pénétra en Bretagne et rencontra l'armée bretonne près de St-Aubin-du-Cormier, le 28 Juillet 1488.

La bataille fut un désastre complet pour les Bre-

(1) Cession par Nicole de Bretagne à Louis XI des droits qu'elle pouvait avoir sur le duché de Bretagne. (D. Lobineau, Pr. 1381).

tons, mais pourtant des places comme Rennes, résolues à se défendre aux lendemains de cette défaite ne furent pas assiégées. Rennes fit une fière réponse aux envoyés du roi et découragea l'attaque. Mais Dinan et St-Malo ne montrèrent pas la même ardeur au combat.

Pour dégager les approches des murs de Dinan et priver un attaquant de possibilités de retranchements, des démolitions avaient été faites par les capitaines de la ville en 1487. C'est ainsi qu'on fut amené à détruire l'église St-Malo, vénérable monument de l'époque romane susceptible de se transformer en forteresse.

Le vicomte de Rohan qui combattait dans l'armée française, sous la Trémoille alors que son fils servant dans l'armée bretonne (bel exemple de la confusion qui régnait) avait été tué à St-Aubin-du-Cormier, arriva devant Dinan à la tête d'un gros détachement, en août 1488.

Les remparts se trouvaient en bon état. L'armement, qui était probablement celui-là que nous trouvons décrit dans un inventaire dressé, neuf ans plus tard, pouvait permettre de combattre honorablement. Mais le désastre de St-Aubin-du-Cormier était connu et cette nouvelle n'avait point élevé le moral (1). Les trente

(1) Le Maréchal de Rieux qui s'étoit retiré dans cette ville après la perte de la bataille, y avait jeté la cons-
ternation. (D. Morice, T. 2, p. 484).

chevaliers du voisinage enfermés dans la place et qui devaient normalement se faire les piliers de la résistance comprirent-ils le peu de chance d'un combat ? (1)

En tout cas, on renonça à une lutte qui s'annonçait mal, ou pour laquelle on n'avait aucun goût. N'oublions pas l'indécision des Bretons pendant ces années où se jouait l'indépendance de leur pays. La propagande de Louis XI et d'Anne de Beaujeu portait ses fruits.

La place fut rendue le 8 Août 1488.

Voici comment D. Lobineau rapporte la reddition de Dinan en 1488 :

« Le Maréchal de Rieux en fuyant avoit porté plus
« de terreur que de secours dans la première de ces
« places (Dinan). A peine le vicomte de Rohan l'eut
« fait investir par une partie de l'armée du roi que la
« garnison qui n'estoit composée que des habitans et
« de trente gentilshommes sous le commandement
« d'Amaury de la Moussaie demanda à capituler. Il
« fut acordé qu'ils mettroient la place entre les mains
« du vicomte de Rohan et qu'il y mettroie telles gens

(1) Une milice d'arbalétriers fondée par François II
devait aussi représenter un soutien.

« qu'il lui plairoit; que s'ils apprennent quelque chose
 « qui fust préjudiciable au roi ils le lui révéleront,
 « qu'ils feroient serment au sire de Rohan ou à ceux à
 « qui il confieroit la garde de la place, que l'armée du
 « roi se retireroit incontinent ailleurs et que les habi-
 « tans de la ville et de l'archidiaconé de Dinan se-
 « roient gouvernez en paix et traitez favorablement,
 « que s'il se trouvoit quelque place dans toute l'éten-
 « due de l'archidiaconé qui refusast de se soumettre,
 « l'armée du roi pourroit l'assiéger et la prendre de
 « force, que les habitans seroient maintenus dans leurs
 « privilèges, qu'on ne les tireroit point hors de chez
 « eux pour faire la guerre à qui que ce fust, que s'il y
 « en avoit qui voulussent se retirer on leur donneroit
 « quinze jours pour le faire librement, enfin que l'on
 « rendroit le bétail et les prisonniers qui seroient trouvez
 « leur appartenir et qui auroient esté pris depuis le pre-
 « mières ouvertures de cette composition. Les articles
 « montrez au seigneur de la Trémoille il y consentit,
 « ensuite de quoi le traité fut juré par le Vicomte de
 « Rohan, par les gentilshommes et par les habitans.
 « Ces gentilshommes furent outre la Moussaie : Rol-
 « land du Breil, sénéchal de Rennes; Quebriac; Ches-
 « mel-Maillechat, lieutenant du capitaine; Quedillac-Ta-
 « den; Ferré-la-Garaye; Vendel; Plouer; Bouexière-

« Montfort; Pastau; Yvignac; La Motte; d'Espinai-
 « Ville-Giloüart; Le Gac du Plessix; Bouexière; Launai-
 « Baudoüin; Hnigant; Ruffier de Cobats; Launai; Le
 « Sage; Rebours; Gueraye; deux, Ville-Ermoi; Cou-
 « plière; Porcon; Trémigon; Avaleuc; Bois-Adam;
 « Pélineuc; Plumaugat et la Vallée.

« Après que l'on eut mis garnison à Dinan l'ar-
 « mée Françoisse alla assiéger Saint-Malo. La place
 « fut battue de canon et se rendit au roi quoi qu'il y
 « eust dedans mil ou douze cens hommes de garnison.»

La Bretagne vivait les derniers jours de son in-
 dépendance. Le conflit se terminera trois ans plus
 tard par un chant d'amour et les Bretons seront désor-
 mais de fidèles sujets du roi de France « nostre
 sire » comme on le trouve bientôt écrit dans les char-
 tes de la fin du XV^e siècle.

LA PRISE DE DINAN EN 1598

Philippe Emmanuel de Lorraine, duc de Mercœur, cousin des Guise, beau-frère du roi Henri III, par le mariage de sa sœur Louise de Vaudémont, avait reçu en 1582 le Gouvernement de la Bretagne.

C'était un homme ambitieux qui, une fois en Bretagne et s'appuyant sur la parenté de sa femme Marie de Luxembourg, descendante des Penthièvre, crut peut-être exploiter la situation troublée dans laquelle les guerres religieuses plongeaient la France, pour reconstituer le duché de Bretagne à son profit.

Il se fit le chef de la Sainte Ligue en Bretagne, cette association dont les Guise étaient l'âme et qui, sous couvert de défendre l'église catholique contre les Réformés, méditait des projets politiques.

Henri III avait, en 1576, accordé des places de sûreté aux protestants. Cette concession faite aux Réformés provoqua la naissance de la Ligue et la réclamation de places de sûreté pour les catholiques comme il en avait été concédé aux protestants. C'est ainsi qu'en 1585, Mercœur obtint les deux places de Dinan et Concarneau dites places de sûreté, mais pratique-

ment il pouvait disposer des autres, dont il s'empara, d'ailleurs, après l'assassinat d'Henri de Guise (1). Il avait aussi la sympathie des populations bretonnes, très attachées à la religion catholique et qui voyaient en Mercœur le défenseur de leur foi. Le protestantisme n'avait guère gagné en Bretagne que les grandes familles nobles, les Rohan, par exemple.

Dinan, donnée comme place forte à Mercœur, fut confiée en 1591 à la garde du châtelain du Bois de la Motte, Saint Laurent d'Avaugour.

La période de treize ans qui devait s'écouler jusqu'à la reprise de la ville, fut, semble-t-il, relativement heureuse et prospère pour Dinan.

Après la mort de Henri III, la succession au trône disputée par Henri de Navarre, prince protestant, ne pouvait qu'inciter de nombreux Bretons à la résistance et créer des circonstances favorables à Mercœur. La guerre commença en Bretagne, guerre où s'affrontèrent le parti ligueur qui repoussait un roi hérétique et dont l'action servait involontairement les ambitions de Mercœur, et le parti royal rassemblant sous sa bannière les seigneurs bretons protestants, ou

(1) Rennes, Vitré et Brest demeurèrent fidèles au parti royal.

fidèles à l'héritier légitime. Le parti de Mercœur reçut le soutien de l'armée espagnole, tandis que le parti du roi fut aidé par des auxiliaires anglais. Encore une fois nos démêlés politiques introduisaient l'étranger sur notre sol.

Mais revenons à Dinan qui est notre propos dans cette affaire. La ville fut soigneusement renforcée car cette place était très importante pour maintenir la situation militaire à l'avantage du parti de la Ligue. Nous savons, par des rapports de voyageurs du XVII^e siècle, que de nombreux travaux défensifs avaient été exécutés pour assurer la sécurité de la place. En 1597, pierres et charrois avaient été réquisitionnés pour les fortifications, ce qui arrêta la construction de l'église St-Sauveur.

La guerre désolait les campagnes, mais les Dinanais, bien abrités derrière leurs murs, vivaient tranquilles avec leurs biens à l'abri du pillage.

De plus, la résistance de Rennes à l'emprise de Mercœur avait provoqué l'émigration à Dinan de certains services de justice et la création d'un atelier de monnayage conférant ainsi une importance à la ville qu'elle ne possédait pas antérieurement (1). Une

(1) Pendant la période ducal on avait déjà frappé des monnaies à Dinan.

forte garnison qui n'était pas sans inconvénient pour la population devait néanmoins animer le commerce, et il n'y avait pas de raisons d'un mécontentement profond. La Ligue était bien tolérée selon toute apparence.

Mais, avec le temps, la situation se retournait en faveur d'Henri de Navarre. Il avait abjuré le protestantisme, le 23 Juillet 1593, et le motif pour lequel il était combattu cessait, par conséquent, d'exister. De bons capitaines commandaient les armées royales en Bretagne et les positions de Mercœur s'affaiblissaient.

A Dinan, on n'était pas dans l'ignorance de la situation. Les têtes sérieuses de la ville pensaient probablement qu'il serait sage de prendre une décision avant qu'il fut trop tard, si on voulait éviter un assaut comme celui qui avait ravagé Lamballe en 1591, et si on voulait se bien disposer vis-à-vis du plus fort.

Les taxes et contributions levées sur la ville (les impôts ont toujours été désagréables) énervaient aussi les habitants qui pensaient se libérer de leurs charges en changeant de percepteur.

Trois principaux notables de Dinan formèrent le projet de livrer la ville au roi, c'étaient : Raoul Marot des Alleux, sénéchal, François de Saint-Cyr, prieur de St-Malo de Dinan, et Robert Hamon, syndic de la ville.

Sans dévoiler leurs intentions, les trois hommes et quelques confidents très sûrs firent une propagande de bouche à oreille destinée à préparer les esprits en faveur du roi. Vers la fin de 1597, le prieur François de St-Cyr sortit de la ville et alla trouver le roi pour lui communiquer ce qui se fomentait. Il avait alors obtenu un ordre pour le Commandant de St-Malo, le marquis de Coëtquen, qui devait assurer l'aide d'une troupe de 1.500 hommes, au moment opportun (1).

Avec la garantie d'un tel renfort, les conjurés songèrent à réaliser leur dessein.

La garnison ligueuse était forte et il importait de l'affaiblir. Il fallait aussi tenir compte de la fraction de la population gardant fidélité à Mercœur.

Une ruse allait dégarnir la place forte. Une fausse lettre de Mercœur imitant à la perfection son écriture et son cachet fut remise à St-Laurent par un homme portant la livrée de Mercœur afin de parachever la vraisemblance de cette correspondance.

Aux termes de cette lettre, Saint-Laurent devait partir immédiatement de Dinan avec le gros de ses troupes afin d'aller rejoindre Mercœur à Nantes pour participer à la défense des places voisines de la ville.

(1) En mai 1597, St-Laurent avait déjoué une première conspiration tendant à livrer la ville.

Comme cet ordre faux apparaissait très admissible, Saint-Laurent s'en alla avec ses hommes, au cœur de l'hiver, par des chemins défoncés et obligé à un détour pour éviter Rennes qui était au roi.

Il laissa Dinan avec une poignée d'hommes sous le commandement d'un lieutenant nommé La Fresnaye.

Mercœur voyant arriver Saint-Laurent fut des plus surpris. Il reconnut que la fausse lettre était parfaitement imitée et comprit que son lieutenant était victime d'une ruse qui allait lui coûter Dinan. Saint-Laurent reçut l'ordre de repartir à marches forcées, mais pendant son absence, on n'avait pas perdu de temps.

Le capitaine de St-Malo fut prévenu d'envoyer une nuit fixée, 800 hommes qui s'établiraient dans le cimetière St-Malo, aux portes de la ville, vers onze heures du soir.

Le marquis de Coëtquen fit embarquer seulement 500 hommes sur la rivière et 300 autres vinrent par route s'installer au village de Landeboulou à un kilomètre de la ville. Ceux qui avaient pris place sur des bateaux débarquèrent au bourg de Taden par un temps épouvantable qui n'avait pas amélioré leur courage. Cette troupe déprimée fut alors divisée en deux groupes de 250 hommes. La section la plus résolue avança jusqu'au cimetière St-Malo, tandis qu'il fut

convenu que l'autre section se tiendrait en réserve au lieudit Baudoin.

Pendant que les forces de Saint-Malo prenaient ainsi leurs dispositions, à l'intérieur de la ville le plan des conjurés se développait.

Pour neutraliser les troupes ligueuses demeurées à Dinan, les conspirateurs avaient fait annoncer un bal dans une maison voisine du château en y invitant les officiers de la garnison. Ils y vinrent et lorsque la fête battit son plein, des affidés au complot sortirent en fermant à clef les portes de la maison sur ceux qui s'amusaient.

Cependant, le moment d'agir activement était venu.

Les conjurés s'assemblèrent chez le sénéchal Marot des Alleux, dans sa maison, voisine des Cordeliers (aujourd'hui hôtel de Plouër). Conduits ensuite au nombre de 40, à travers le domaine du couvent par un religieux, le père Bréal, qui était du complot, ils gagnèrent le Collège (vieil établissement scolaire) près de la porte St-Malo.

L'officier qui commandait le corps de garde de la porte se nommait La Ruzaye. Deux de ses amis rangés parmi les conjurés allèrent lui proposer de venir vider une bouteille dans une maison voisine. Et lorsqu'il

le tinrent à boire, ils voulurent essayer de l'entraîner dans le complot en lui demandant d'ouvrir la porte dont il avait la garde. Le soldat se révéla incorruptible, mais un poignard qu'on lui mit sur la gorge en menaçant de le tuer au premier mouvement fut un argument convaincant. Le gros des conjurés se jeta alors sur le corps de garde qui fut enlevé et la sentinelle veillant sur la tour ayant été basculée dans le fossé, les portes furent ouvertes au moyen de fausses clefs que le syndic avait fait fabriquer en cachette, à St-Malo.

L'entrée de la ville était libre. On en prévint les Malouins en tirant une fusée, puis une seconde, inutilement, car personne ne bougeait. On s'en fut alors au cimetière St-Malo où attendaient les 250 hommes transis de froid et manquant d'enthousiasme.

Ils se décidèrent enfin à marcher lorsqu'on les eut menacés de les livrer et de les faire exterminer. Ils entrèrent dans la ville, non pourtant sans s'assurer la garde de la porte afin de garantir une retraite possible.

Les autres détachements furent avertis au moyen de fanaux placés au sommet des maisons.

Mais dans la ville tout cédait sans combat et les cris de « Vive le Roi ! », retentissaient dans les rues où flambaient des feux allumés pour réchauffer les Malouins. En un moment les remparts et les tours fu-

rent en la possession des forces royales. Les derniers ligueurs qui n'avaient pas été faits prisonniers se réfugièrent au château et à la porte de l'Hôtellerie (porte de Brest) où ils se barricadèrent. Le seul incident remarquable de cette nuit fut l'explosion de la poudrière contenue dans la tour Saint-Julien (1). Un capitaine nommé La Planche, la fit sauter avant de gagner le château.

Le lendemain on battit le rappel dans les campagnes pour exciter l'arrivée de renforts et beaucoup de gens qui se plaignaient depuis longtemps des exactions de la garnison ligueuse accoururent avec des idées de vengeance.

Le Sénéchal, Marot des Alleux, armé d'une pique, se plaçant à la tête d'une troupe résolue, s'avança vers la porte de l'Hôtellerie pour en réduire la résistance. Il fut blessé d'un coup d'arquebuse pendant cette petite affaire, mais la garnison de la porte se rendit en cédant à la crainte d'un assaut.

Le château restait seul à enlever. On mit des canons en batterie dans l'angle de la place du Champ et après le deuxième coup, la garnison forte d'environ 200 hommes se rendit. C'était le 13 Février 1598.

(1) Tour voisine du monument aux morts de la Grande Guerre.

Le récit de Dom Morice (supplément aux Preuves Histoire T. 2. CCCXIV) diffère quelque peu de celui de Guyot des Fontaines, dans lequel nous avons puisé. D. Morice se fonde sur les Mémoires de Montmartin (1).

« Le dit sieur de Montmartin fait toute diligence
« d'arriver à Rennes auquel lieu il trouve M. le Maré-
« chal de Brissac prest à monter à cheval pour aller
« secourir les habitans de la ville de Dinan qui s'estoient
« remis en l'obéissance du roy et tenoient le chasteau,
« fort petite place assiégée. Aussi tost mondit sieur
« commande audit Montmartin de marcher droit audit
« Dinan avec les Suisses et autres troupes, ce qu'il fit...

« Le baron de Molac estoit arrivé le premier audit
« Dinan et le sieur de Montgommery avec sa Compa-
« gnie; ceux de St-Malo avoient assisté les habitans
« dudit Dinan.

« Ils font des barricades pour empescher ceux du
« Chasteau de sortir. Le dit sieur Mareschal arrive
« commande audit sieur de Montmartin de loger les
« troupes et d'ordonner les gardes et mondit sieur, le
« Mareschal fait avancer l'artillerie de St-Malo; il fut

(1) Jean du Matz, Sr de Montmartin (1550-1620), gouverneur de Vitré, capitaine protestant, adversaire du duc de Mercœur, auteur de Mémoires sur la Ligue en Bretagne.

« logé promptement deux coulevrines sur une tour de
« la ville, le sieur de Magnan faisoit la charge de ladite
« artillerie à cause que le sieur de Mainef qui l'avoit
« estoit malade.

« Monsieur le marquis de Coaquin gouverneur
« dudit Saint-Malo, amène cinq canons et en diligen-
« ce ils furent placés et logés car chacun mettoit la
« main à l'œuvre sur tous les Suisses propres à l'ar-
« tillerie.

« Deux jours après l'arrivée de mondit sieur, le
« Mareschal ledit sieur de Montmartin attire les assiégés
« à parlementer, le frère de mère de M. du Bordage
« et dudit Saint-Laurens nommé... commandoit dans
« ledit chasteau ou il s'estoit retiré avec ce qu'il avoit
« peu rassembler de la garnison, chassé et bloqué par
« lesdits habitans et secours dudit St-Malo. Dès le
« premier parlement ils firent cognoistre que bientost
« ils se rendroient ce qu'ils firent le dixiesme jour (vies
« et bagues (bagages) sauvés et se pensèrent tuer les
« uns les autres dans ledit chasteau ou ils estoient plus
« de 200 hommes et sortirent l'un après l'autre par un
« trou les pieds les premiers (1). La capitulation ac-

(1) Charles d'Argentré, frère de l'historien, fut retenu prisonnier de guerre. Il exerçait la charge de sénéchal au Présidial de Rennes, transféré à Dinan par Mercœur.

« cordée par mondit sieur le Mareschal, lequel s'en alla
« au partir de Dinan attaquer le Plessis-Bertrand qu'il
« prit et de la au Guildo qui se rendit; passe à la tour
« de Sesson où le siège fut plus long car la place estoit
« bonne.

« Le roy avoit donné le Gouvernement dudit Di-
« nan audit baron de Molac lequel y fut estably par
« ledit sieur Mareschal, le Sieur de la Chevalerie de Bon-
« noier qui a toujours bien servy le roy demeura
« avec sa compagnie dans ladite place. »

En ce qui concerne la prise du château, Dom Mo-
rice est plus véridique que Guyot Des Fontaines car son
récit est corroboré par d'autres documents. Ainsi, d'a-
près ce texte, le château aurait résisté pendant dix
jours, mais sans combat.

Un des Malouins qui avait participé à la prise de
la ville et qui se nommait Pépin, voulut avoir l'honneur
d'annoncer la bonne nouvelle au roi. Il enfourcha un
cheval et courut sans s'arrêter jusqu'à Paris. Reçu par
le roi il lui déclara dans son patois « Sire, j'avons pris
Dinan ». Le Maréchal de Biron, présent à l'audience,
dit que cela ne se pouvait et le Malouin de rétorquer
« Vay y le sera mieux que ma qui y estas » et il
fournit des explications qui ne laissaient aucun doute.
Cependant le personnage affamé fut conduit se restaurer
et se rafraîchir, puis le lendemain il reprenait la

route du retour sur un bon cheval des écuries royales donné pour remplacer le sien. Le roi avait offert de l'anoblir, mais il refusa.

Le sénéchal Marot des Alleux vint à son tour porter la nouvelle au roi, avec des vues moins désintéressées. Il obtint confirmation d'anciens privilèges accordés à la ville et l'octroi de nouveaux avantages. Le roi lui fit grand accueil et lui donna des Lettres de noblesse mentionnant que la ville avait été rendue par son habileté et sa valeur. Il reçut, en outre, une charge de maître des requêtes, qu'il vendit.

Le prieur François de St-Cyr vint aussi voir le roi et s'il n'avait pas tant hâté son retour il eut obtenu l'évêché de Dol. Le syndic Robert Hamon, sieur de la Grange refusa des Lettres de noblesse déclarant qu'il était déjà noble.

Les Dinannais participèrent largement aux récompenses royales. Après avoir joui de la paix dans leur ville pendant que la province était déchirée par la guerre, ils ne connurent ensuite que des bienfaits de la part d'un roi débonnaire.

Il commença d'abord par rassurer tous ceux qui avaient servi Mercœur, et ils devaient être nombreux. Il n'y eut pas « d'épuration » et le roi prescrivit que personne ne fut inquiété « imposant sur le tout, silence

perpétuel à noz procureurs généraulx, leurs substitutz présens et advenir et a touz autres noz officiers et subjectz ». On passait l'éponge avec générosité. Les Dinannais gardèrent leur atelier de monnayage et tous leurs privilèges précédemment accordés furent garantis. Diverses exemptions d'impôts pour plusieurs années vinrent encore récompenser leur zèle dans l'affaire de la reddition de la ville (1).

C'était vraiment sortir avec habileté d'une situation dangereuse.

La prise de Dinan fut un coup terrible pour Mercœur et Du Plessix Mornay, « Le pape des huguenots » écrivait à de Thou « Quand le duc apprendra qu'il a « perdu Dinan, vous ne doutez pas qu'il n'en arrache « la moitié de sa barbe ».

Le duc de Mercœur fit bientôt la paix avec Henri IV et la Bretagne recouvra la tranquillité.

Elle en avait besoin, le pays était ruiné.

A Dinan, les fortifications vont s'effriter tout doucement pendant le cours du XVII^e siècle, car on est convaincu que désormais on peut vivre à l'abri de la

(1) Arch. Loire-Inf. (Chambre des Comptes mandements, vol. XIV, fol. 223, publié par A. de la Borderie (Edit de Henri IV, février 1598).

guerre. Pendant près de cent ans, le lierre et les plantes grimpantes croîtront en liberté sur les murs.

C'est seulement en 1693 que les remparts de Dinan seront l'objet d'une revision nouvelle, à cause des menaces anglaises. On les restaura, mais il ne fut pas nécessaire de les garnir de troupes, car la ville ne fut jamais exposée à une attaque pendant le XVIII^e siècle. Les débarquements anglais de 1758 provoquèrent quelque émotion, mais Dinan ne représentait pas un objectif intéressant ces raids.

Les vieux remparts qui n'étaient plus regardés comme capables de protéger une ville, que par ailleurs personne ne menaçait, commencèrent à tomber sous la pioche des démolisseurs, trop tôt pourtant car la Révolution allait ramener l'attention sur ces antiquités.

LA REVOLUTION

Il n'y eut aucune action militaire au pied des murs de Dinan pendant la Révolution, mais on faillit bien cependant connaître une attaque de l'armée vendéenne.

Cette armée, qui avait échoué dans sa tentative de prendre Granville, se repliait en livrant, dans sa retraite, des combats désespérés aux forces républicaines.

Le 7 Novembre 1793, les Vendéens s'emparaient de Dol et poursuivaient leur avance sur Dinan.

Le Commissaire des Guerres Jullien avait rallié les débris de l'armée battue à Pontorson et les avait dirigés sur Dinan afin d'organiser la défense de cette place jugée position-clé. Les 2 ou 300 hommes de la garnison étaient partis soutenir Châteauneuf et Saint-Malo, laissant la ville à la merci d'un coup de main.

Le tocsin sonné dans les alentours, une foule de paysans se dirigea sur Dinan.

Ces gens étaient armés de piques, de faux renversées et poussaient devant eux des troupeaux destinés au ravitaillement de la ville, susceptible d'être investie.

La pensée que le flot de l'armée vendéenne, avec ses masses indisciplinées pouvait venir inonder les campagnes, avait grandement stimulé le zèle des volontaires.

Beaucoup de ces hommes jugés inutilisables furent renvoyés chez eux, mais on en garda 3 à 4.000 qui furent employés surtout à des travaux de fortification.

Suivons la crise en citant quelques passages de lettres d'un des responsables de la défense :

Le 20 brumaire 1793, Jullien écrivait au Conventionnel Prieur de la Marne, membre du Comité de Dé-

fense Générale : « ...si nous pouvons sauver Dinan, « St-Malo sera couvert, mais Dinan est sans défenses « et l'ennemi est à ses portes. Il nous faut des canons, « des armes, des subsistances. Je vais courir toute « cette nuit, comme la précédente, je dormirai quand « je serai à mon poste. L'ennemi s'avance de Dol à « Miniac, à moitié chemin de Dinan, on craint fort pour « cette dernière ville. » Autre lettre adressée à Carrier le 21 brumaire « ...Je n'ai encore que des notions très « vagues sur la marche et les desseins des ennemis, sur « leur position et celle de nos troupes, mais il me « semble qu'il serait d'abord bien important de couvrir « Dinan qui est en quelque sorte la porte d'entrée du « département des Côtes-du-Nord. Espérons que les « rebelles seront tellement cernés par nous qu'ils trou- « veront ici leur tombeau.

Autre lettre à Prieur de la Marne, du 22 Brumaire :

« ...Le général Tribout entre aujourd'hui à Dinan « avec bon nombre de républicains... » Le 30 Brumaire, Jullien adressait cette proclamation aux habitants de Dinan dont le moral avait probablement besoin d'être soutenu :

« Les citoyens de Dinan sont prévenus que le « bruit répandu de l'approche des brigands est abso-

« lument faux, qu'ils sont à peine à Dol et que du « reste toutes les mesures sont prises pour les bien « recevoir. Il y a dans la place cinq mille républicains. « On a pris tous les moyens de défense et la garnison « répond de la commune. Ceux qui répandent la ter- « reur sont des malintentionnés, que tous les bons « citoyens sont invités à arrêter. Espoir et courage, la « crainte est pour nos ennemis seuls. Les patriotes et « les républicains ne savent point craindre mais préve- « nir les dangers et les dangers sont prévenus. »

Le même 30 Brumaire, Jullien annonce qu'il passe une revue générale des troupes rassemblées à Dinan.

Le 2 Frimaire, le Commissaire, accompagné du général Tribout, inspecte les remparts, les portes, les endroits propres à recevoir des batteries, ainsi que les redoutes nouvellement bâties (1) et les chemins par où l'ennemi pourrait se glisser.

Le 3 Frimaire, Jullien répond aux administrateurs du Morbihan qui lui demandaient du secours, qu'il ne peut distraire un seul homme de la garnison de Dinan, ville qu'il est très important de conserver.

Le 4 Frimaire, Jullien dit : « Nous conserverons

(1) Une redoute était au carrefour du bourg de Lanvalley, d'autres dans le Grand-Chemin (rue du Gl-de-Gaule).

Dinan ou nous serons ensevelis sous les ruines. Défendus par notre position du côté de Dol, nous pourrions encore appeler l'art au service de la nature et nous ne devons rien négliger de ce que réclame la sûreté d'une ville qui est la porte d'entrée de toute la ci-devant Bretagne ».

Le 5 Frimaire, le danger étant toujours très grand, il est question de couper la route de Jugon selon un ordre venu de Rennes, mais Jullien s'y oppose et fait valoir que cette route peut être nécessaire pour la retraite de la garnison de Dinan et qu'il sera toujours temps après de faire sauter la digue de l'étang pour arrêter les Vendéens.

Enfin, la situation devint moins grave, et le 8 Frimaire, Jullien envoie une grande partie des troupes — 3.000 hommes — à l'aide du Morbihan. Dinan gardait encore cependant des forces importantes : 1.800 hommes et 32 canons. Il termine sa lettre à Prieur de la Marne en disant : « Ça ira ! ».

L'alerte avait été chaude, mais sans rien de plus et aucuns dégâts. S'il y eut d'autres alertes pendant la Révolution, la ville ne fut cependant jamais attaquée.

1815

La situation de l'Empire devenait dramatique, quand, le 13 février 1814, les paroisses de Dinan, obéissant à un mandement de l'évêque, firent une procession générale pour le succès de la lutte contre les ennemis qui préparaient l'invasion. « Les prières à la procession furent faites (dit l'abbé Carron d'Amery, curé de St-Sauveur) par les fidèles en divers sens, selon qu'ils étaient affectés; les uns demandaient que les ennemis fussent repoussés et les autres, le retour des Bourbons sur la terre de France ». Les derniers se virent satisfaits.

Après la chute de Napoléon, la municipalité dinannaise envoya une adresse à Louis XVIII, le 15 Mai 1814, afin de l'assurer de son dévouement et de la joie de la population. On lisait notamment dans cette adresse « ...Nous avons salué de toutes nos bénédictions le retour du meilleur des pères dans la personne auguste de votre Majesté. Il est si doux d'obéir à ceux qu'on aime, etc... »

Le 13 Mars 1815, à la suite du débarquement de Napoléon sur le continent, les mêmes conseillers muni-

cipaux font parvenir une nouvelle adresse au roi :
 « Sire, interprète des sentiments des fidèles habitants de Dinan, nous nous empressons de renouveler à votre Majesté l'assurance de leur dévouement à votre auguste personne et leur vœu bien prononcé pour le maintien de l'ordre et l'exécution des lois. Pleins de confiance dans les mesures qu'il plaira à votre Majesté d'ordonner, ils ne doutent nullement que la paix momentanément troublée par l'entreprise insensée d'un ambitieux, bientôt rétablie, ne les fassent jouir du bonheur que leur assure la Charte et le gouvernement paternel de votre Majesté. »

On écrivait cela avec la persuasion que « l'ambitieux » serait bientôt renvoyé dans son île, mais il n'en fut rien. Aussi, le 3 Avril 1815, les mêmes conseillers municipaux, à l'exception pourtant de quatre royalistes de tradition, se réunirent-ils pour envoyer cette fois une adresse à l'Empereur ainsi formulée « Les sentiments des habitants de Dinan, momentanément comprimés par les circonstances, se prononcent avec une nouvelle énergie pour votre Majesté. Oui, Sire ! ce ne sera point en vain que vous l'aurez promis, la liberté, l'égalité des droits, la paix qui peut seule consolider le destin des Empires seront les fruits de l'heureux retour de votre Majesté et forceront non seulement la géné-

ration présente, mais jusqu'à nos arrière-neveux à bénir l'instant qui la rend à nos vœux. » (1)

Les édiles dinannais étaient prompts à se ranger derrière un nouveau maître, mais depuis 1792 ils en avaient tant vu. Leur préoccupation était de ne pas se créer « d'histoires » et de suivre le courant.

Cependant, tout le monde n'était pas d'accord. Si l'Empereur était reçu avec enthousiasme par l'ancien parti révolutionnaire, les privilégiés de l'Empire et ceux qu'avait alarmés la politique de la Restauration, la situation était différente du côté royaliste, où l'on n'acceptait pas le retour de « Buonaparte ».

Le drapeau tricolore avait été hissé sur la tour de l'horloge le 25 Mars 1815, mais dans les campagnes se constituait une armée de volontaires royalistes.

La ville fut remise en état de défense en Juin 1815, cependant que l'armée se dirigeait vers la Belgique pour l'ultime rencontre avec les Alliés.

Les quatre portes de la ville devaient être refaites ; des fosses profondes creusées dans le Grand Che-

(1) Chateaubriand dit de ce temps-là « Dans l'espace de quelques mois, on avait pris, quitté et repris tour à tour la cocarde blanche et la cocarde tricolore. Le passage d'un courrier à travers la France faisait changer les cœurs et la couleur du ruban. »

min devaient être garnies de palissades et partout où se présentait une brèche, des réparations de maçonnerie étaient prévues. Enfin, tout le parti fidèle à l'Empereur se montrait résolu à défendre la ville.

Le 18 Juin 1815, Waterloo scellait pour jamais le destin de Napoléon. La nouvelle dut se répandre rapidement à travers toute la France et Dinan, qui continuait à se fortifier, n'ignorait point les événements, mais cet homme étonnant était déjà revenu et on pouvait douter de sa défaite définitive.

Le 23 Juillet 1815, le colonel de Pontbriand, chef d'un corps de volontaires royaux de l'arrondissement de Dinan et préparant le passage au prince de la Trémoille (1) arriva devant Dinan.

Un officier, député pour parlementer avec les fédérés (2) qui tenaient les remparts, fut menacé d'être fusillé.

Le Commandant de la place consentit enfin à venir trouver le colonel de Pontbriand. Celui-ci assura qu'il avait l'ordre de se rendre à Dinan, qu'il y entrerait de

(1) Charles, Bretagne, Marie-Joseph de la Trémoille (1764-1839) servit dans les armées autrichiennes, pair de France.

(2) Engagés volontaires de 1815.

gré ou de force, engageant à bien recevoir le prince de la Trémoille, représentant du roi. « Je vous donne une heure, dit-il, vous pouvez annoncer que je vais préparer les échelles, que si l'on me contraint d'employer la force, je serai bientôt maître de la place et malheur à ceux qui seront pris les armes à la main ».

Les fédérés permirent, cependant, au colonel de Pontbriand d'entrer en ville afin de ménager un accord avec les autorités, en présence du prince de la Trémoille, mais lorsqu'il voulut sortir pour rejoindre ses hommes, il fut attaqué et faillit être tué.

Enfin, il fallut céder à la force et s'incliner devant le peu de chaleur de la population pour accepter un combat inutile et perdu d'avance. Les fédérés se calmèrent après quelques manifestations qui coûtèrent la vie à deux jeunes royalistes.

Le triomphe des troupes royalistes fut célébré par un Te Deum. C'était la conclusion ordinaire, de tout succès, d'un côté ou de l'autre, et les mêmes personnes y assistaient.

Le 4 Août, la municipalité qui devait avoir dans ses tiroirs des drapeaux tricolores et des drapeaux blancs, écrivait à Louis XVIII, revenu dans son palais : « Sire ! vos bons habitants de Dinan ont pu être un instant entraînés par les circonstances sous lesquelles

vient de gémir la France, mais leur amour pour votre Majesté, profondément gravé dans leur cœur, n'en a pas été un moment altéré et c'est avec une bien vive satisfaction qu'ils se voient maintenant libres de déposer aux pieds de Votre Majesté les assurances de leur respectueux attachement. Vive le Roi ! ».

Voilà qui est touchant et Louis XVIII se montra probablement très satisfait d'une pareille sincérité.

Il recevait d'ailleurs une foule d'adresses semblables et savait, sans doute, ce qu'il fallait en penser !

1 9 4 4

La dernière épreuve guérrière des Dinannais se situe tout près de nous et demeure encore présente dans les esprits.

Les Allemands occupèrent la ville sans coup férir le 18 Juin 1940. La résistance qui n'avait désormais plus d'objet, était par ailleurs impossible faute d'armes. Il ne restait plus en ville que 3 mitrailleuses et 50 fusils, tout l'armement ayant été envoyé quelques jours avant dans un secteur du côté de Dol.

Pendant toute la durée de la guerre, il y eut une assez forte garnison à Dinan, en raison du voisinage des côtes.

L'occupation fut certes pénible comme partout ailleurs, mais sans être cependant trop oppressive. L'ennemi s'était installé dans les maisons particulières dont les habitants furent souvent évincés et les mobiliers traités avec désinvolture connurent d'étonnantes migrations.

A l'abri derrière les fortifications illusoires du « Mur de l'Atlantique », loin des champs de bataille de Russie, au sein d'une campagne opulente, d'où ils tiraient un copieux ravitaillement, les Allemands qui stationnaient à Dinan pouvaient se croire en villégiature en attendant la victoire promise par Hitler.

La population, de son côté, patientait, en espérant et gardait une attitude digne, payant, comme partout, son tribut de victimes. C'est ainsi que des résistants arrêtés furent conduits à Rennes pour y être fusillés dans les derniers temps de l'occupation. Il y eut, d'autre part, 28 déportés en Allemagne; 10 d'entre eux ne devaient pas revenir.

Le débarquement des Alliés en Normandie, le 6 Juin 1944, fut suivi, fin Juillet, de la percée du front allemand à Avranches par l'armée du général Patton.

L'armée mécanisée fonçant sur la Bretagne, roulait le flot de ses chars et de ses camions, sur les rou-

tes, en réduisant les quelques groupes ennemis rencontrés.

Arrivés à Lanvallay, le Mercredi 2 Août, les Américains furent arrêtés par un barrage et ayant eu cinq chars incendiés, n'insistèrent pas pour passer ce jour-là. L'artillerie américaine, en batterie vers St-Solen, commença alors un tir par canons de 105. Le premier obus tomba sur Dinan vers 10 h. 30. Le bombardement, moins dense autour de midi, reprit ensuite plus violemment jusqu'à 17 h. 30, réglé par des avions surveillant le déplacement, à l'intérieur de la ville, de l'artillerie allemande, qui ripostait. 1.500 à 2.000 obus tombèrent pendant ces quelques heures. Les pompiers durent lutter à la fois contre 7 incendies.

Les journées du 3 et du 4 Août furent calmes (1). Le Samedi 5, à 18 h. 50, les Allemands firent sauter une partie du viaduc ainsi que le petit pont sur la Rance, et ils se replièrent dans la nuit du 5 au 6 Août, étant déjà débordés par l'avance des Américains qui avaient cherché d'autres passages.

Le Dimanche 6 Août, deux hommes de l'armée de Gaulle se présentèrent en ville à midi et les forces amé-

(1) Presque toute la population évacua la ville le Jeudi 3.

ricaines entrèrent à 15 heures, après que le génie eut rapidement établi une passerelle provisoire sur la brèche du viaduc.

La libération de la ville avait coûté à la population 23 morts et 40 blessés, 4 maisons seulement étaient totalement détruites et 250 endommagées. La délivrance était beaucoup moins coûteuse pour Dinan que pour tant d'autres villes bretonnes ou normandes complètement anéanties et où les morts se comptaient par centaines.

Une fois de plus, Dinan s'en tirait relativement bien, conformément au passé.

Cette ville n'est pas destinée à posséder des décorations accrochées à son blason, mais de tels honneurs sont ordinairement trop chèrement payés pour être enviés.

Si les Dinannais ont souvent versé héroïquement leur sang sur les champs de bataille, ils ont toujours retrouvé leur bonne ville, sans irréparables blessures au retour de leurs expéditions.

Puisse l'avenir être aussi clément !

TABLE DES MATIERES

AVANT-PROPOS.	
LE SIEGE DE 1065	5
LE SIEGE DE LEHON EN 1169	13
L'ATTAQUE DE 1257 (INCENDIE)	18
DINAN PENDANT LA GUERRE DE SUCCESSION DE BRETAGNE (PREMIERES AFFAIRES)	20
LE SIEGE DE 1359	30
LA REDDITION DE 1364	37
DE LA GUERRE DE SUCCESSION A LA FIN DU REGNE DE FRANÇOIS I ^{er} DE BRETAGNE	39
LA REDDITION DE 1488	43
LA PRISE DE DINAN EN 1598	50
LA REVOLUTION	64
1815	69
1944	74

BIBLIOGRAPHIE

- Alain BOUCHART : « Les Grandes Chroniques de Bretagne ».
- Bertrand d'ARGENTRÉ : « L'Histoire de Bretagne ».
- Pierre LE BAUD : « Histoire de Bretagne ».
- FROISSART : « Chroniques de France, d'Angleterre et de Bretagne ».
- D. MORICE : « Preuves et Histoire ecclésiastique et civile de Bretagne ».
- D. LOBINEAU : « Histoire de Bretagne ».
- Guyot DESFONTAINES : « Histoire particulière de la Ligue en Bretagne ».
- A. de LA BORDERIE : « Histoire de Bretagne et Œuvres diverses ».
- LOKROY : « Une mission en Vendée ».
- Colonel de PONTBRIAND : « Mémoires ».
- Alain Raison du CLEUZIOU : « La Bretagne de l'origine à la réunion ».
- « Etrennes Dinannaises ».
- Archives de la Ville de Dinan.
- Archives de la paroisse St-Sauveur de Dinan.

